

VOYAGE VERS
LA VERRIÈRE

Antoine Plumier

Voyage vers la verrière

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2019

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

Un soir de pleine lune où les loups et coyotes se rassemblent, un jeune couple se blottit l'un contre l'autre. L'homme observe scrupuleusement la longue chevelure dorée de sa compagne, qu'il a coutume d'appeler Suzie. Désireux de garder un souvenir de cette soirée, il décide de lui arracher un cheveu en essayant de ne pas lui infliger la moindre souffrance. Celle-ci hurle si fort que les coyotes se noient dans leurs cordes vocales. L'homme, communément appelé Adriel, empoigne cette mèche de cheveux et la dépose dans la poche gauche de son pantalon. Malgré les questionnements effarouchés de Suzie, l'amoureux reste de marbre et ne répond à aucune de ses interrogations, comme si l'astre de la nuit l'hypnotisait totalement. En sortant de son état hypnotique, Adriel regarde sa femme directement dans l'iris et il la prend dans ses bras. Il la serre bien fort, aussi fort que l'amour qu'il a pour elle, il croit que de cette façon, leurs corps pourraient s'unir l'un dans l'autre. Suzie est donc en train de se faire broyer les os. Le vent se lève, une neige fine et soyeuse parcourt les vallons à quelques lieues d'où les tourtereaux sont installés. Le reflet de la lune ainsi que la virginité de l'or blanc les éblouissent littéralement.

La neige, composée de minuscules particules homogènes, étend son manteau blanc partout où Adriel pose son regard. Il place ses doigts fins sur l'écharpe de Suzie pour dénuder son cou. Délicatement, il s'approche pour la bécoter langoureusement. La

femme saute dans les bras de son mari mais il perd pied et tombe au sol. Les amoureux se blottissent donc l'un contre l'autre dans ce froid glacial que certains surnomment l'hiver québécois.

La lune, seule lumière opalescente présente, semble prendre la couleur de l'or blanc. Après plusieurs minutes, un air frigorifiant envahit les deux êtres, à moitié endormis. Leur chaleur corporelle suffit à les réchauffer, mais, provisoirement. Marchant main dans la main, le retour vers le bercail se fait en toute célérité. Aussitôt le portail de la maison franchi, les bûches volent presque d'elles-mêmes vers le foyer à combustion lente. Dès que l'allumette enflamme les journaux, une fumée noire et dense émane de la cheminée bancale. Le bouvier bernois, âgé de quelques mois à peine, trouve le moyen de se dénicher une place entre les amoureux. Après quelque temps devant l'âtre, l'homme se lève dans l'idée de préparer deux expressos allongés, malgré l'heure tardive que l'horloge affiche avec synchronicité. Il dépose délicatement les cafés sur la table basse, le chien les renverse d'un coup de queue. Suzie, fatiguée de sa journée, gronde féroce ment l'animal. La tête basse, il s'éloigne docilement avec un air pantois et la queue entre les jambes.

Le lendemain matin, le soleil s'infiltré étroitement à travers les rideaux de la chambre à coucher. Bien au chaud sous les nombreuses couvertures, les tourtereaux se minouchent tendrement. Décidant de faire la grasse matinée pendant cette semaine de congé, le réveil est agréable. Au rez-de-chaussée, le chien jappe bruyamment une bonne douzaine de fois. Adriel descend en trombe pour s'apercevoir qu'une personne cogne à la porte. Un jeune de treize ou quatorze ans vend des chocolats. L'homme décide d'acheter la boîte au complet. L'adolescent, jouissant de bonheur, a le regard étoilé. Suzie, submergée par les pieds-de-vent qui pénètrent les fentes des rideaux de bois, se prélassé dans le lit.

Profitant de ce moment de calme et de quiétude, Adriel s'approche de la chaîne stéréo pour y mettre une mélodie harmonieuse. Suzie laisse l'odeur du pain doré lui grimper jusqu'aux narines. Adriel monte l'escalier en colimaçon, ouvre la porte promptement et se jette sur sa bien-aimée pour l'embrasser. Pendant ce temps, le déjeuner brûle dans la poêle à l'étage inférieure. Le gendre masculin dévale les douze marches en blasphémant comme seul un Québécois pur laine sait le faire. Même si le pain avait brûlé un tantinet, le repas matinal fut délectable. D'un commun accord, ils décident d'aller patiner sur le lac avoisinant et y amener leur chien pour batifoler les trois ensemble sur la glace. Une fois habillés et prêts à partir, ils cherchent leur animal de compagnie, nommé Pistache. Arrivés sur le seuil de la porte vitrée de la salle de bains, ils constatent que le chien a régurgité deux petites boules de poils mélangés avec ses sucs salivaires.

— C'est exécrable ! s'exclame Arielle. Ces choses peuvent survenir ! dit l'homme.

Après avoir ramassé tout ça, Pistache est maintenant prêt à partir lui aussi et il le démontre en branlant la queue tel un métro-nome. Profitant de cette belle journée, ils vont au lac en marchant main dans la main. Ils ont l'habitude de se délier les jambes plusieurs fois par jour pour garder la forme. L'animal tire tellement fort sur sa laisse que le maître lui permet de courir comme il veut en se disant que Pistache connaît très bien le chemin. Une fois arrivé à destination, le chien court vers eux à une vitesse vertigineuse, Suzie se met donc à son niveau dans le but de le prendre dans ses bras.

L'animal arrive si vite qu'il fait basculer Suzie. En tombant, elle se cogne violemment la tête sur la glace et perd conscience instantanément. L'homme, ne sachant pas comment réagir, se met à pleurer comme un bambin. Il prend sa tête entre ses mains et vocifère à un point tel que sa voix s'enroue. L'animal domestique,

empli de frayeur, quitte les lieux en catimini, la tête bien basse. Le mari doit agir rapidement donc il prend Suzie sur ses épaules. Arrivé sur la route, un automobiliste freine brusquement pour offrir son aide. Surpris de voir autant de bonté, Adriel explique la situation d'urgence au samaritain et ce dernier lui offre de l'aider en apportant Suzie à l'hôpital le plus près. Le malheureux accepte sans laisser paraître le stress immense qui l'accable. Aussitôt arrivé à l'hôpital de la région, l'homme sort en trombe de l'auto avec Suzie dans ses bras sans prendre le temps de remercier le bon samaritain.

Au centre de triage de l'urgence, les infirmières déclarent une commotion cérébrale sévère et diverses contusions à la tête. Adriel manque de tact lorsqu'il blasphème le personnel médical. Une d'entre elles lui demande sans tarder de quitter le local par la porte battante. Il refuse catégoriquement, voulant rester au côté de sa bien-aimée. Le mec s'emporte de plus en plus, ce qui oblige l'infirmière à appeler la sécurité. Deux colosses arrivent rapidement et l'amènent de force hors de la salle d'observation. Adriel crie jusqu'à s'époumoner et se débat, comme si sa vie en dépendait. En fait, sa vie ne vaut plus rien sans sa femme.

D'emblée sorti de la salle, les gens le dévisagent grossièrement. Il trouble le calme plat de l'urgence. Après un coup de téléphone, il embarque dans le taxi. Il bouillonne de rage. Par chance, le chauffeur arrive à le calmer en lui parlant doucement. Le commentateur sportif de la radio du taxi était si vif et si intense par ses paroles que l'homme oublie momentanément la dure réalité qui l'afflige. Voyant que le client n'a pas l'air dans son assiette, le chauffeur attend quelques minutes avant de demander vers où il devait se diriger. Adriel répond froidement. Arrivant chez lui, il peste contre tout ce qui l'entoure. Une solution saline s'écoule timidement de ses yeux alcalins. La nuit froide picote son visage et la fraîcheur

du vent ébouriffe ses cheveux épars. Fouillant dans ses poches, il constate que son trousseau de clefs n'est pas là. C'est Suzie qui en a la responsabilité depuis quelques jours. Face à cette situation, les mots sortant de sa bouche sont obscènes.

Reprenant ses esprits peu à peu, il jubile lorsqu'il aperçoit le bol d'eau de Pistache. Depuis l'achat récent de cette maison, il cache une clef de secours en dessous de ce bol. Il prend donc cette clef pour déverrouiller la serrure. La chaleur et l'ambiance calme du logis le réconfortent aisément. Il monte les marches deux par deux et saute immédiatement dans son lit puis se glisse sous l'édredon. Il remarque rapidement que Suzie n'est pas à sa gauche comme à l'accoutumée. Un couteau traîne sur la table de chevet, au beau milieu d'une assiette ornée d'or. Malgré les miettes rôties, il prend cet ustensile et l'enfonce brutalement. Par excès de rage, il le plante plusieurs fois. Les plumes s'échappant de la couette valsent dans la chambre, les draps se déchirent péniblement et le matelas s'éventre. Toutefois, le corps de l'individu n'a aucune trace de blessure ou de sang ; le lit, quant à lui, est en train de mourir. Sa frustration, due à l'absence de sa femme, se traduit par cet acte de violence. Le silence pesant de la nuit lui permet d'entendre un jappement rauque. C'est Pistache qui veut se réchauffer par cette nuitée glaciale. Il attend docilement sur le parquet. Le maître court pour ouvrir la porte, mais il manque une marche et tombe rudement sur le dos. Il se relève lentement, courbaturé et atteint d'un mal de tête poignant. Quelques instants plus tard, Adriel va ouvrir la porte à son fidèle chien. Ce cauchemar peut-il avoir une fin ?

Aussitôt la porte entrouverte, Pistache saute et dépose ses pattes supérieures sur les épaules de son maître. Assis par terre, ils jouent ensemble comme de jeunes enfants. Les jours passent, s'effilochent, se ressemblent. L'homme ne sort de chez lui que pour sortir son chien, il ne veut pas affronter la réalité. Il s'ennuie

de Suzie à un point tel qu'il porte un de ses chandails fétiches depuis plusieurs jours. Il boit son café dans la tasse fleurie qu'elle avait coutume d'utiliser et ne se rase plus la barbe. La vie, peu à peu, perd son sens.

— Pourquoi exister si elle n'est pas à mes côtés ? se dit-il.

Un état dépressif prend place en lui.

Un jour noir, un peu comme les autres, le téléphone retentit, comme pour troubler le calme ahurissant qui règne dans la maison. Le dépressif se lance sur le combiné en s'affolant. La douce voix de l'infirmière le rassure :

— Oui bonjour, c'est l'infirmière de Suzie, j'appelle pour faire un suivi, je me demande si tout va bien pour vous deux, si le retour à la maison se déroule de façon harmonieuse.

Le mari, hébété, ne comprend pas ce qui se passe. Il se fâche et lance le combiné sur le mur. Une lourde crise d'angoisse l'habite. Son souffle s'amenuise brusquement. Ses jurons sont cinglants :

— Câlisse, est où ma Suzie ? J'va leur dire en criss ma façon d'penser à c't'esti d'hôpital là tabarnac, y vont m'entendre gueuler eux-aut', t'as même pas idée !

Il sort de chez lui, enragé. Dans son véhicule, il peste contre tout, il ne porte même pas attention aux sirènes policières derrière lui. Arrivé à l'hôpital, il sort de son automobile en trombe et remarque enfin la présence des policiers. Ils l'interpellent avec un amplificateur de voix. Adriel leur envoie un doigt d'honneur et entre promptement par la porte coulissante de l'hôpital. Avec son air affolé et voyant les agents de la paix vociférer, l'homme se fait avertir par les deux agents de sécurité de l'établissement public. Malgré tout, l'amoureux ne semble pas comprendre la situation. Les agents de l'ordre se joignent à l'équipe de sécurité pour clouer le détraqué au sol ; les menottes embrassent ses poignets malgré son refus de coopérer. Les tympan des quatre figures d'autorité cillent en entendant continuellement les cris stridents d'Adriel.

Une fois l'homme installé plus ou moins confortablement sur la banquette arrière de l'auto policière, une des infirmières le reconnaît et réalise qu'il est un ami de la femme qui a quitté la chambre 304 cet après-midi, Mademoiselle Suzie. L'infirmière ne comprend pas pourquoi l'homme est aussi furieux. Elle décroche le combiné pour contacter les policiers de cette probabilité. Pendant ce temps, le démon humain frappe avec une rage incommensurable dans la vitre au verre feuilleté qui le sépare des policiers. En pleine crise, il n'a pas conscience du saignement provenant de ses jointures, qui coule sur ses pantalons vert kaki.

— Où est ma Suzie ? crie-t-il sans cesse.

Sans trop s'en rendre compte, l'enragé change drastiquement d'émotion et se met à pleurer à chaudes larmes.

Les policiers profitent de ce moment de calme pour le bombarder de questions obsolètes pour tester sa lucidité d'esprit. Après d'innombrables questions, les agents finissent par comprendre la gravité de la situation. Adriel explique qu'il a reçu un appel d'une infirmière qui effectuait un suivi pour s'assurer que Suzie se rétablissait bien mais la réalité est que l'homme n'était pas avec Suzie. La disparition et l'enlèvement de Suzie expliquent maintenant le comportement hystérique et colérique. Ayant réussi de peine et de misère à créer un lien de confiance avec l'homme, si minime soit-il, les agents posent quelques questions sur l'identité de Suzie. Comprenant l'hostilité du manant et considérant qu'il a besoin de repos et de quiétude, les agents de la paix décident de le ramener chez lui en l'avisant qu'une enquête allait être levée et que des enquêteurs allaient le contacter sous peu. Le type au pantalon souillé de sang sort rapidement de la voiture policière sans prononcer un seul mot. Après quatre jours en enfer, où l'homme ne vivait qu'à peine, où il se levait et marchait à cloche-pied pour se rendre rapidement aux toilettes, à quelques pas de son lit, la sonnette d'entrée trouble obstinément sa monotonie. Après vingt

longues minutes, Adriel prend son courage à deux mains et se rend péniblement aux marches puis les descend mollement. Une jolie et jeune demoiselle est sur le parquet avec le bouvier bernois qui lui lèche les mollets sournoisement. Le soleil plombe sur la nuque dénudée de la jeune femme. Les nuages timides, quelque peu disparates, font rarement ombrage au soleil cuisant. Cet astre de feu n'arrive même pas à troubler les boules de ouate, disposées dans le ciel en cumulonimbus. Ces derniers ont la priorité presque absolue dans le ciel bleuté. La jeune femme, n'ayant qu'une infime importance dans le ciel, se fait perforer la nuque par la chaleur intense du soleil.

Adriel hésite longtemps avant d'ouvrir la porte jusqu'à ce qu'il entende Pistache japper quelques fois. Le chien reconnaît l'odeur de son maître et branle la queue vigoureusement. Le fait que l'homme prenne retrait depuis quelque temps en s'isolant complètement le rendait plus serein donc il déverrouille et ouvre la porte en chêne ; elle comporte un vitrail magnifique, orné de rayures complexes et de quelques givrures cristallisées qui servent à décomposer le spectre solaire. Des morceaux d'arc-en-ciel sont perceptibles lorsque les rayons transpercent le vitrail. Il n'est donc pas surprenant que la jeune femme soit éblouie par cette décomposition solaire. Ouvrant la porte, il ne laissait pas le moindre son sortir de sa bouche. La jolie demoiselle, vêtue de blanc de tout son corps, semble bouleversée, car elle connaît l'histoire « abracadabrante » du pauvre homme. Voyant l'uniforme et l'attitude de l'infirmière, le monsieur la questionne rapidement et décide de l'inviter à prendre un café car il comprend qu'elle ne veut que l'aider. Pistache, pour sa part, avait passé l'embrasure de la porte depuis déjà plusieurs minutes. Il saute sur son bol de nourriture même s'il traîne là depuis plusieurs jours. La jeune femme se présente comme étant Arielle et annonce qu'elle exerce les soins infirmiers à l'hôpital où Suzie a été prise en charge. Adriel explose en

larmes, mais il s'arrête nettement, il ne veut pas mettre sa virilité en jeu devant l'infirmière, un de ses meilleurs amis lui dit souvent que les hommes ne doivent pas montrer leurs faiblesses devant les femmes, ils doivent être fort émotionnellement en toutes circonstances. En ayant vu les larmes projetées hors de l'œil, Arielle croit comprendre la souffrance de l'homme. Voulant le supporter, elle tente de le prendre dans ses bras.

Au moment où la ferme poitrine de la femme heurte le plexus de l'homme, il se remémore les accolades qu'il avait coutume de faire avec Suzie. Il se sent réconforté et apaisé. Adriel a besoin de ce type de tendresse avec tout ce qu'il vit ces derniers temps. Sans aucune malice, Pistache veut participer à l'étreinte lui aussi, il met donc son museau entre les fesses d'Arielle. Ce geste, primitif pour l'animal, dérange l'infirmière. Une fois les corps séparés, un silence lourd s'installe. Après quelques dizaines de secondes, l'homme décide d'ouvrir le téléviseur pour changer l'ambiance monotone qui semble vouloir s'installer. Au bulletin des nouvelles, un carambolage gigantesque a lieu étant donné l'état pitoyable des routes enneigées. En regardant par la fenêtre, ils observent une bonne tempête, de gros flocons tombent et les rafales de vent les font virevolter. Le soleil n'est pas aussi présent qu'à l'arrivée d'Arielle, il doit être caché derrière les nuages. Après un certain temps, une autre nouvelle attire leur attention; une femme est retrouvée morte, ensevelie de flocons de neige. Plusieurs lésions parcourent son corps. Le seul indice que les inspecteurs détiennent est un bout de papier sur lequel il est griffonné: « Je t'aime Suzy baby. »

Une partie du cerveau de l'homme l'empêche de croire à cette nouvelle macabre. L'infirmière, ne sachant pas comment réagir face à cette dure réalité, salue Adriel et s'éclipse. L'homme se dirige vers la cuisine et ouvre l'armoire en haut du réfrigérateur. Il

prend la bouteille de cognac et se verse une bonne rasade à laquelle il ajoute trois glaçons. Rapidement, les glaçons se trouvent seuls au fond du verre. Une autre rasade. Glaçons. Une autre rasade. Quelques minutes plus tard, il titube jusqu'au divan et s'allonge gauchement. Une fois ses paupières closes, le sommeil l'envahit. Le pauvre homme n'a pas coutume de boire de l'alcool à grandes gorgées, son esprit est donc totalement embrouillé. Il plonge dans un sommeil agité car l'alcool est un inhibiteur, il peut permettre de bien s'endormir mais le sommeil n'est pas aussi réparateur. Au lever du soleil, la langue de Pistache le réveille en douceur même si la salive sèche difficilement sur sa joue. Nonchalant et lâche, il reste allongé pendant un bon moment, la tête dans ses pensées. Il prend son courage à deux mains, se lève et prépare son café; lorsqu'il met sa main sur l'anse de la tasse de Suzie, il se met à pleurer et lance la tasse au sol. Les morceaux de porcelaine se répartissent sur le plancher de la cuisine.

Voulant les ramasser, il se coupe le pied, le sang coule sur le plancher de bois. Tirailé entre la rage et la peine, il se soigne méticuleusement en se préparant un bandage après avoir nettoyé sa plaie. Après ce léger incident, il va vers la chaîne stéréo et fait jouer la musique qu'il écoutait avec sa tendre moitié. Au milieu de la soirée, ayant extériorisé sa peine, des bruits secouent la porte d'entrée. Il se lève et va ouvrir, sachant que personne ne peut le consoler. Voyant l'infirmière sur le seuil de la porte, il l'engueule avec rage et ferme la porte brutalement. Il ne veut voir personne. Bouleversé et consterné par sa situation, il décide d'amener son chien faire une petite promenade jusqu'au dépanneur, situé à quelques centaines de pas de son domicile.

Devant la caissière arborant un sourire hypocrite, il prend le journal local, une palette de chocolat noir mi-sucré, à 70 % de cacao, et une boisson gazeuse. Voyant Pistache renifler le sol, il lui

achète ses gâteries préférées. Sortant du dépanneur, il donne à son fidèle compagnon un morceau de bœuf séché et ils retournent vers la maison. Lorsqu'il lève les yeux vers le ciel, il voit les nuages filer doucement dans le ciel bleu nuit. Le « front page » du journal est saisissant, une femme, d'une beauté rarissime a été violentée et probablement droguée, cette nouvelle ressemble à celle observée au bulletin télévisuel. La source de ces informations semble douteuse. La photographie du chroniqueur n'inspire pas confiance et l'article contient beaucoup d'erreurs. Selon l'article du journal local, un paroissien a retrouvé cette femme dans un état pitoyable et a contacté les policiers. Adriel doute de la véracité de cette nouvelle, tout comme celle du téléjournal, car elle semble inventée de toutes pièces. Une fois arrivés chez eux, les deux prennent plaisir à se réchauffer devant le foyer ; aucune flamme n'en jaillit mais la braise est encore chaude, une braisette de couleur rouge orangé. En voulant alimenter le feu avec du papier journal, il se rappelle son grand-père qui réprimandait les animaux avec un journal, roulé en forme de cylindre. Voulant essayer cette méthode et heureux de trouver une utilité au journal local douteux, il frappe l'animal deux petites fois sur la tête. Pistache se met sur ses quatre pattes en état d'alerte, cela fait glousser le maître.

Arielle, pour sa part, fond en larmes lorsqu'elle aperçoit la page de couverture du journal local. Scandalisée, elle prend quelques dizaines de secondes pour se ressaisir et elle appelle Adriel dans l'espoir de le reconforter face à cette nouvelle accablante. La sonnerie du téléphone retentit trois fois puis l'homme décroche et entend :

— Salut, c'est Arielle, je me demande comment tu vas, ça ne doit pas être facile de voir son ex-femme sur la page couverture du journal local, elle était si belle, si délicate, si gentille, si...

Le combiné heurte le mur et se fracasse sur-le-champ. Peu à peu, une démence prend place dans la tête de l'homme. Frustré